

Premier concours de nouvelles de l'université de Rouen Normandie

Résultats et textes primés

2021

Premier prix – *Le cerf doré*
de Raphaëlle Billerot-Mauduit

Deuxième prix – *Moi, Julio*
de Kévin Le Lapous

Troisième prix – *La magicienne*
de Marion Dezeustre

Prix de l'étudiant – *L'heure bleue*
de Gabrielle Léon

Premier prix – *Le cerf doré* de Raphaëlle Billerot-Mauduit

« Et ce fut tout ». Ces quelques mots étaient inscrits dans le coin inférieur d'un petit carnet noir que venait de trouver Haruna. Le reste de la page avait été déchiré, comme plusieurs autres qui la précédaient. Celles qui restaient étaient couvertes de dessins à l'encre noire : des fleurs, les forêts d'érable entourant Nara... Mais ceux qui intriguaient le plus Haruna représentaient des cerfs, des faons, des biches, de différentes façons, sous tous les angles... Les détails et le soin qui leur était accordé exerçaient une certaine fascination sur elle.

Haruna était une jeune femme pétillante, qui aimait se décolorer les cheveux, porter des vêtements de couleurs vives avec des accessoires toujours plus excentriques les uns que les autres. Cependant, derrière son allure originale, elle appréciait le calme, la nature et surtout les fleurs. Elle adorait la diversité de leurs couleurs, de leurs tailles, formes, odeurs. Elles constituaient un champ infini de compositions possibles et accompagnaient la vie des gens dans les instants les plus joyeux de leur existence comme dans les plus tristes. Elle poursuivit l'inspection du carnet jusqu'à découvrir deux prénoms inscrits à la fin de celui-ci : Ayaka et Kagami.

Depuis plusieurs jours maintenant, Haruna triait et nettoyait sa nouvelle boutique de fleurs. Elle appartenait il y a encore quelques années à Ayaka, une vieille dame au caractère bien trempé, mais au cœur bon qui avait une place toute particulière dans le cœur des habitants du quartier de Naramachi.

Elle avait une plus jeune sœur, Kagami, qui habitait à quelques rues du magasin, mais qu'on ne voyait que très rarement hors de chez elle. Elle passait ses journées dans son jardin, à en peindre chaque recoin, qu'elle offrait ensuite aux quelques rares personnes qui venaient lui rendre visite. Elle était muette depuis sa naissance, ce qui avait toujours compliqué ses relations avec les autres, mais sa gentillesse faisait qu'elle était très appréciée dans le quartier.

Haruna rassemblait les dernières affaires d'Ayaka, qui ne concernaient pas la boutique de fleurs, afin de les rapporter à sa sœur. Elle ne la connaissait pas beaucoup, l'ayant juste croisée quelques fois lorsqu'elle était plus jeune. Haruna avait vécu une partie de son enfance à Nara avant de rejoindre la capitale. Là-bas, elle avait appris le métier de fleuriste et travaillé dans de grands magasins tokyoïtes. Des connaissances restées à Nara l'avaient informée du décès d'Ayaka et de la recherche d'un repreneur. C'est ainsi qu'Haruna rentra à Nara, s'installa dans la boutique et découvrit le petit carnet. Elle le mit dans le carton rempli des affaires destinées à Kagami, enfila une veste en jean et sortit de la boutique.

Le soir commençait tout juste à tomber, laissant apparaître un ciel aux nuances rosées et une légère brise qui remuait la cime des érables entourant la boutique. Haruna marcha jusque chez Kagami. Sa maison était de petite taille et d'aspect très simple. De la rue, on pouvait apercevoir une faible lumière, provenant d'une bougie qui éclairait une partie du jardin de la vieille dame. Kagami était assise dehors, une tasse de thé à la main et contemplait le ciel.

Haruna s'avança de quelques pas. La vieille dame l'entendit arriver et se retourna. Un sourire chaleureux illuminait son visage. Elle proposa une chaise à Haruna et alla lui chercher une tasse de thé. Après lui avoir expliqué la raison de sa venue et rendu les affaires qu'elle venait lui apporter, Haruna évoqua les dessins du carnet qu'elle trouvait très réussis et lui demanda si c'était elle qui les avait faits. Elle acquiesça par un simple mouvement de tête. Un mélange d'émotions parcourut le visage de Kagami. On pouvait y voir à la fois la joie de contempler de nouveau ces dessins qui appartenaient à une autre époque et en même temps une sorte de tristesse dans son regard. Après quelques minutes à feuilleter les pages du carnet, elle se leva et se dirigea vers la maison. Elle revint avec dans ses mains des feuilles de papier déchirées et d'autres toutes blanches, quelques pinceaux et un petit pot d'encre noire en partie entamé. Elle tendit à Haruna les pages déchirées, sur lesquelles se mélangeaient écriture, taches d'encre, taches d'humidité dues à l'âge du papier.

Avec son index, Kagami désigna le texte et posa un regard insistant sur Haruna qui comprit qu'elle devait le lire. À côté d'elle, Kagami prit l'un de ses pinceaux, un peu abimé certes, mais toujours utilisable. Elle le trempa dans le pot d'encre, approcha lentement sa main droite et observa de nouveau Haruna qui débuta ainsi sa lecture.

« 5 Juillet 1946. Il y a deux jours, ou peut-être trois maintenant, je ne me rappelle plus vraiment, on est sorties avec Kagami de Naramachi pour aller se promener dans la forêt. Enfin, on voulait surtout trouver les faons qui venaient de naître. Avec Kagami on adore observer et dessiner les animaux lors de nos promenades, alors quand notre voisine nous a dit qu'elle avait vu des faons à l'entrée de la forêt, on a voulu aller les voir. J'ai pris mon carnet, Kagami ses pinceaux, quelques onigiris que j'avais soigneusement emballés, puis on a quitté la maison. »

Haruna venait de terminer la première page que lui avait tendue Kagami. Elle leva les yeux et découvrit la vieille dame en train de terminer son dessin. Sur une des pages blanches apparaissaient maintenant deux petites filles marchant main dans la main vers l'extérieur de la ville. Kagami prit une nouvelle feuille blanche, regarda Haruna et lui sourit de nouveau. La jeune femme le lui rendit, prit la seconde page déchirée et poursuivit sa lecture.

« On a marché pendant une heure je crois, puis on s'est arrêté pour faire une pause. C'est là que j'ai vu, à une centaine de mètres de nous, trois faons entourés de leurs mères. Avec Kagami on s'est rapproché. Une fois suffisamment proches, on a commencé à les dessiner, en tout cas j'essayais de les dessiner car je ne suis pas très douée pour cela. Kagami, elle, est nettement plus talentueuse. On est resté plusieurs heures comme cela, certainement trop longtemps car le ciel commençait à se coucher. Il fallait qu'on rentre vite à la maison. »

Kagami venait de terminer son deuxième dessin, où l'on pouvait voir les deux petites filles dessiner les faons. Ces illustrations plongeaient la lecture d'Haruna, qui venait juste de terminer la deuxième page, dans une ambiance magique. Il en restait une, moins bien déchirée, à laquelle il manquait le coin inférieur gauche. Kagami tendit le petit carnet noir à Haruna, qui déposa la dernière feuille le long du bout de page restant dans le carnet, sur lequel ne figuraient que quelques mots inscrits en bas, qui complétaient l'histoire d'Ayaka et Kagami. Haruna reprit sa lecture :

« Pendant le chemin du retour, un orage éclata. Le vent soufflait fort, la pluie tombait à verse et des éclairs transperçaient le ciel. On était toutes les deux terrorisées et on se mit à courir pour sortir de la forêt. Mais Kagami trébucha, tomba et se foula la cheville. Il était impossible de courir et même difficile de marcher. Tout à coup, une

silhouette lumineuse apparut sous nos yeux. On n'entendait plus les bruits de la tempête, on ne sentait plus le vent frapper les branches des arbres. La silhouette devint plus nette : c'était un cerf, un très grand cerf même, mais pas n'importe quel cerf. Il était en or. Oui c'est vrai, en or ! Il s'approcha de nous tout doucement, nos yeux commencèrent à se fermer. Et ce fut tout. »

Kagami tendit la feuille où elle venait d'effectuer son dernier dessin : il s'agissait d'un grand cerf imposant, dessiné cette fois-ci avec une peinture dorée. Comme l'histoire se terminait de cette manière dans le carnet d'Ayaka, Kagami prit une autre feuille et écrivit ce qui s'était passé ensuite. Les deux sœurs s'étaient réveillées chez elles. Leurs parents et d'autres gens du quartier les avaient trouvées à l'entrée de la forêt, endormies.

Cette histoire était restée un secret entre les deux sœurs jusqu'à aujourd'hui. Quand elles devinrent adultes, Ayaka garda les dessins de sa sœur dans le carnet et Kagami, elle, récupéra le récit d'Ayaka. Ainsi, chacune pouvait garder un morceau de l'enfance de l'autre. Elles n'avaient jamais revu ce cerf de toute leur vie. Kagami offrit le dessin du cerf doré à Haruna qui la remercia et rentra chez elle. Quelques semaines plus tard, Haruna ouvrit sa boutique qui était enfin prête à accueillir des clients. Elle avait longtemps hésité sur le choix du nom qu'elle lui donnerait. Finalement elle choisit ce nom : *Le cerf doré*. Excepté Kagami, personne ne comprenait le véritable sens de ce nom, mais les habitants le trouvaient original et ne se posaient pas vraiment de questions sur la raison de ce choix. Le dessin de Kagami, maintenant encadré, était accroché près du comptoir de la boutique.

La nuit était tombée depuis plusieurs heures maintenant. Tous les habitants dormaient, ainsi qu'Haruna. De légers bruits de sabots, à peine perceptibles, habillaient la nuit calme de Naramachi. L'animal s'arrêta quelques instants. Une lumière intense se dégagait de son corps et illumina la boutique de fleurs. Puis le cerf repartit et disparut dans la nuit.

Deuxième prix – *Moi, Julio* de Kévin Le Lapous

Et ce fut tout. Mon père ne m'en a jamais dit plus sur cette nuit du 4 février 1992. Je savais bien ce qui s'était passé, cette tentative de coup d'État contre le président Carlos Andrés Pérez au palais de *Miraflores*. Cependant, ce que j'ignorais, et dont mon père ne voulait pas me toucher un mot, c'était la réaction que ma mère et lui avaient eue face à cet événement.

Ce qu'ils pouvaient penser m'intriguait pour une raison bien précise. Moi, Julio Andres Crespo, 51 centimètres, 3 kilos 5, suis né le 4 février 1992 à 8h34 à Caracas. Toute mon enfance on m'a parlé de ce jour comme s'il était d'une importance capitale pour notre pays ; alors je voulais connaître la sensation qui avait parcouru le corps et la tête de mes parents ce jour qui devait être si spécial pour eux deux à bien des égards.

Il m'a fallu attendre jusqu'à mes 22 ans pour entendre autre chose que les balbutiements remplis de banalités de mon père. C'est quand j'ai eu cet âge qu'il a décidé de quitter le pays pour trouver du travail en Colombie, comme des milliers de Vénézuéliens. En 2013, la chute du cours du pétrole déclencha une importante crise économique qui s'étendit à travers tout le pays. Notre famille, déjà pauvre, n'a pas pu y échapper et le départ de mon père s'est présenté à nous comme l'unique solution pour éviter la mort. Depuis le 5 novembre 2014, jour où il s'en est allé, ni ma tendre mère ni moi n'avons eu de ses nouvelles. Le dernier souvenir que j'ai de lui est cette phrase qu'il a prononcée :

- Prends bien soin de ta mère, *mijo*.

Puis il est sorti de la maison d'un pas assuré, sans se retourner. Avec son sac qui faisait deux fois sa taille, ses chaussures trouées, sa veste vert kaki et sa casquette rouge. Il ressemblait à un soldat revenu de la guerre et pourtant, pour moi, c'était comme s'il y allait.

C'est donc à 22 ans que j'ai eu la réponse à la question qui me taraudait depuis mes 10 ans. Un soir, alors que je lui préparais des *arepas*, ma mère entra dans la cuisine, puis s'assit à table après m'avoir fait une accolade :

- Tu sais, *mijo*, même s'il ne te l'a jamais fait savoir, ton père était très heureux le jour de ta naissance. Comme de nombreuses personnes, il ne pouvait plus supporter le régime politique de Carlos Andrés Pérez et était ravi d'apprendre le coup d'État d'Hugo Chávez. Il prenait ta naissance comme un signe du destin – dit-elle, la tête baissée face à la table en bois.

Je la regardai, sans dire un mot, et d'un léger mouvement de la tête, l'incitai à continuer. Elle reprit son souffle, tourna la tête, me regarda dans le blanc des yeux, détourna le regard, puis prononça ces mots :

- Tout a changé lorsque Chávez a décidé de devenir plus autoritaire, le signe du destin que tu symbolisais pour lui s'est transformé en porte-malheur. Je sais bien que c'est ridicule, mais tu connais ton père, superstitieux comme il est.

Puis elle se tut. Je restai immobile comme un piquet, essayant de digérer ses mots. Je me perdis alors dans mes pensées, qui se bouleversèrent, s'entrechoquèrent dans ma tête. Je réfléchis, trop longtemps sûrement, puisque c'est l'odeur des *arepas* brûlées qui m'a fait reprendre mes esprits.

Le soir-même, allongé, je ressentis un apaisement total, comme si je pouvais mettre des étiquettes avec des noms sur quelque chose qui me semblait inconnu depuis plus de dix années. Fermant les yeux, je laissai enfin ce problème derrière moi.

Le lendemain je me suis réveillé pour aller travailler, car oui j'avais un travail : j'étais instituteur. Ce que je gagnais suffisait à subvenir aux besoins de deux personnes, en se serrant la ceinture. Donc mon père, sans emploi, est parti à ma place.

Je pris mon café avec deux cuillerées de sucre, comme tous les matins. Je suis ensuite sorti, ai salué madame Ordonez, la vieille voisine qui se levait toujours très tôt, et j'ai pris mon vélo.

Je parcourais 1,5 km à l'aller, autant au retour, en faisant attention à rouler sur le bord de la route si je ne voulais pas me faire écraser. J'arrivais généralement à 6h45 pour accueillir les élèves devant la grande barrière verte à 7h.

L'école était assez petite et vétuste, mais je m'y plaisais. Il y avait une cour, délimitée par des grillages un peu abimés, des trous terreux qui rendaient impossibles les récréations par temps de pluie et des piquets en bois, plantés par les enfants pour délimiter des cages de buts.

Cette école, c'était toute ma vie. Partager mon savoir avec ces enfants était un bonheur inestimable. Il y avait Mario, un grand châtain, qui n'écoutait pas souvent en cours, mais était toujours présent pour jouer au football ; Maria et Penelope, les sœurs jumelles surdouées ; Gary, le pitre de service, toujours avec le même pull rayé jaune et noir ; Gabriel, petit brun avec les cheveux bouclés, le plus discret de tous ; et bien d'autres.

Un soir de septembre 2016, alors que j'entamais ma dernière année avec les tout premiers élèves que j'avais eus, un vieil homme était assis en face de l'école, la pauvreté envahissait le pays. Je fis quelques pas vers lui. Il était maigre et sale, sans chaussures et sans chaussettes, vêtu d'un simple t-shirt blanc déchiré. Je ne pouvais pas distinguer sa tête, baissée et cachée par une casquette. J'ai donc essayé de lui parler :

- Monsieur, avez-vous besoin d'aide ? Voulez-vous de la nourriture ?

Il resta muet. Il sanglotait, tremblait, cela devait faire bien longtemps que personne ne lui avait adressé la parole. Depuis ce jour-là, à chaque fois que je le voyais en rentrant chez moi après le travail, je prenais soin de lui donner à manger dans un sac que je lui préparais le matin avant de partir. L'entraide était nécessaire dans cette période plus que délicate.

D'ailleurs cette année-là, ma classe reflétait bien cette crise, cette gangrène qui bouffait notre pays petit à petit.

8 octobre 2016. – Les jumelles émigrent en Équateur avec leurs parents, leurs oncles, leurs tantes et leur grand-mère de 82 ans, laissant un vide dans ma salle de classe.

12 novembre 2016. – L'électricité de l'école est coupée, on apprend à faire sans.

23 janvier 2017. – Maria de Lourdes, la maman de Mario, m'annonce le décès de son mari et de mon élève, tous deux tués par des militaires pendant une manifestation. Le vide de la salle de classe se teinta d'une atmosphère pesante.

18 février 2017. – On décide de ne plus me payer. Je n'ai rien dit, ni aux élèves, ni à ma mère. Je voulais continuer d'assurer l'éducation des enfants tout en n'inquiétant pas celle qui comptait le plus pour moi.

Cette succession d'événements, qui montrait le vrai visage d'une société pourrissante, me rendait malade. Néanmoins, je devais vite trouver une solution pour subvenir aux besoins de ma chère mère et la méthode la plus évidente qui se proposait à moi était le vol. Professeur le jour, voleur la nuit, tel docteur Jekyll et M. Hyde : je m'enfermai dans une contradiction abyssale.

En avril, une nuit de pleine lune, je déambulais comme à mon habitude dans Caracas à la recherche d'une fenêtre ouverte, comme une lionne cherche sa proie. Soudain, je vis des rideaux virevolter. La maison était petite, mais je fis de mon mieux. Il était déjà difficile de trouver une maison avec les fenêtres ouvertes, alors je n'allais pas faire la fine bouche.

Je poussai les rideaux d'une main, passai une jambe discrètement, puis l'autre. J'étais dans la chambre d'un enfant, endormi sous sa couette. J'avançai sur la pointe des pieds pour faire le moins de bruit possible malgré le parquet qui ne me facilitait pas la tâche. J'appuyai sur la clenche de la porte décorée d'un poster de Messi, entrai dans le couloir, et le longeai jusqu'à la cuisine.

J'ouvris délicatement tous les placards, jusqu'à découvrir du riz, du café, ainsi que des fruits. Je pris le maximum qu'il m'était possible, mettant tout dans mon sac, celui qui me servait aussi pour les cours. Sur le retour, au moment de sortir de la maison, je me suis cogné le crâne contre la fenêtre en verre. L'enfant a sursauté et m'a regardé dans les yeux. Je distinguai parfaitement son visage grâce au clair de lune et lui distinguait parfaitement le mien. C'était Gabriel. Mon propre élève me voyait sortir de sa chambre à 2 heures du matin. J'ai mis mon doigt sur la bouche, comme pour lui faire comprendre de ne rien dire et j'ai pris la fuite.

Le lendemain à l'école, Gabriel était encore plus discret qu'à son habitude, effacé. J'avais décidé de ne pas l'interpeller à la fin de la journée car je ne voulais pas corrompre un enfant. Je savais que cela pouvait être dangereux pour moi, mais je me sentais capable de prendre ce risque.

En sortant de l'école, je vis ce vieux monsieur assis comme tous les jours. J'allais m'approcher pour lui offrir de la nourriture, quand soudain, j'aperçus au loin le père du petit Gabriel. Il s'écria :

- Toi ! Alors comme ça on vole ses élèves ?

J'attendis qu'il s'avance pour pouvoir m'expliquer et commençai à gesticuler pour lui faire signe de se calmer. Je n'eus même pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il m'assena un coup de couteau, puis deux, puis trois. Pendant que je m'effondrais sur le sol, il s'enfuit en courant. Je sentis des mains contre moi, c'était le vieil homme. Dans un souffle de survie, avant de fermer les yeux, je les ai levés pour enfin voir son visage. Je le reconnus et esquissai un sourire, pendant qu'il criait :

- Julio, *mijo*, reste avec moi. Ne ferme pas les yeux surtout, reste avec moi. Je t'aime.

J'ai ensuite fermé les yeux. Et ce fut tout.

Troisième prix – *La magicienne* de Marion Dezeustre

Et ce fut tout.

Le silence s'installa un instant dans le chapiteau. Mathusa écarta ses bras d'un air triomphant. Le Loup courba l'échine et ses pas de velours l'entraînèrent loin du sable de la piste, loin des lumières trop colorées, loin des applaudissements enthousiastes du public. Pas pour le Loup, les applaudissements. Jamais.

Pour le Loup, c'était une illusion de liberté qui s'appelait le Tunnel. Un conduit grillagé et rouillé qui laissait filtrer un Vent qui n'était jamais aussi frais et rassérénant que celui de sa terre natale, qui arrachait ce qu'il restait de son pelage argent-argent brillant-brillant. L'illusion du silence aussi, composée des cris des artistes et d'autres bruits en provenance du chapiteau, maintenant étouffés. Mathusa n'avait jamais mérité toute cette admiration : depuis que le Loup l'avait rencontré, il se contentait d'avoir un beau costume et de hurler, d'agiter fort les bras et les fouets qui criaient et claquaient. Ce n'était pas lui qui sautait jusqu'à l'épuisement à travers les cercles de feu qui brûlaient et qui le terrorisaient, bien plus haut que ses articulations ne le toléraient.

Le Loup s'installa dans la paille humide de sa cage. Il avait encore plu pendant la représentation, et encore une fois les oreilles de l'animal ne l'avaient pas entendu... Il ferma ses paupières lourdes de fatigue. C'était toujours le même rêve qui l'attendait quand il parvenait enfin à attraper le sommeil : la Steppe au Bout du Monde enveloppée de ses écharpes de brumes, les plantes sèches et drues courbées par les Vents. Il était si vigoureux, il courait si vite ! La Meute était à ses côtés, les chants des autres Meutes et du peuple des mi-Loups résonnaient dans ses oreilles... Liberté !

Le prénom que la Lune ronde et argentée lui avait offert était Liberté. C'était pour cette idée que le Louveteau chétif et faiblard avait combattu la Mort avec acharnement. Il n'avait pas encore pu poser les yeux sur la Steppe que les murmures

des Vents et les caresses de la brume l'avaient fait tomber amoureux. Il s'était débattu aussi fort qu'il l'avait pu dans les mains du froid qui empêchaient son cœur de battre, simplement pour courir une fois sur la Steppe au Bout du Monde. Admirative, la Lune avait chassé le mauvais sort en emmêlant ses rayons argent-argent brillants-brillants dans son pelage si terne et si gris. On n'avait jamais vu un Loup aussi beau et surtout, aussi heureux de courir à en perdre haleine. Liberté !

Qui était tombé dans l'œil affamé de Mathusa. L'homme avait fait chanter une jeune femme du peuple des mi-Loups pour l'attirer dans son piège. Comment le Loup pouvait-il s'en douter ? Les mi-Loups au nez mutin et aux yeux aussi clairs que les écharpes de brumes côtoyaient les Meutes depuis la première des Nuits, manteau de peau de phoque à côté de pelage, pelage à côté de manteau de peau de phoque. Jamais l'un n'aurait osé blesser l'autre.

La jeune femme du peuple des mi-Loups n'avait plus jamais été vue et le long combat entre Mathusa et le Loup avait commencé.

Il y avait eu la première cage dont le froid lui avait brûlé les coussinets, les tentatives d'amadouer le Loup avec de la vulgaire viande congelée plus fade que la neige, les morsures qui avaient suivi et décoraient maintenant les bras du dresseur. Puis la faim qui dura un jour et une Nuit, puis une semaine entière, vidant Liberté de ses forces. Il s'était brisé les dents sur les barreaux et avait été obligé d'accepter la bouillie à l'odeur étrange qu'on avait jetée sur le sol froid qui brûlait les coussinets.

Il s'était ensuite réveillé avec la muselière. Il avait découvert les fouets qui claquaient et mordaient, la voix de Mathusa qui mordait presque autant mais il avait continué de se battre, la gueule menaçante et le regard enflammé. Liberté appartenait à la Steppe au Bout du Monde et à personne d'autre On pouvait bien lui arracher les griffes et lui limer les crocs lâchement dans son sommeil comme ils l'avaient fait, il restait Loup.

Les jours face à Mathusa et les fouets qui claquaient et qui mordaient continuèrent, comme les Nuits dans la cage trop petite pour se tenir assis, trop résistante pour ses dents brisées, dans les camions qui ronflaient, tremblaient. Le sommeil fuyait, la faim restait et la Steppe au Bout du Monde avait disparu. Liberté n'avait plus que sa rage, mais la rage aussi finit par s'échapper.

C'était un jour où Mathusa hurlait à s'en arracher les poumons. Il y avait le cercle enflammé d'un côté et lui de l'autre. Au Bout du Monde, il était bien connu que les Loups étaient terrifiés par le feu, qu'ils le fuyaient comme les mi-Loups fuyaient la peste. Mais il y avait eu assez de plaies et de coups et de fatigue pour que le Loup hésite, puis recule. Depuis quand Mathusa était-il devenu aussi effrayant ?

Ce fut la première fois qu'un rayon de Lune argent-argent brillant-brillant tomba de son pelage. Dans le Tunnel, dans le froid, sans un bruit et sans prévenir.

Sans pelage argent-argent brillant-brillant, le Loup n'était pas assez beau pour le public. C'est la raison qui poussa Mathusa à faire venir la Magicienne. Elle arriva dans un grand manteau blanc avec une valise rectangulaire. Le Loup s'en moquait bien de prime abord, jusqu'à ce qu'elle soit assez près pour que ses pensées s'agitent.

Voilà, la Magicienne avait des gestes lents et doux qui incitaient à faire confiance. Elle fit disparaître la fatigue et la douleur avec quelques pressions sur les hanches du Loup et quelques comprimés à avaler. Et surtout, surtout, elle avait les cheveux légèrement drus, le nez un peu mutin, les yeux clairs comme des écharpes de brumes. Mi-Loup ! Elle avait, d'une manière ou d'une autre, un morceau de Steppe en elle. D'un regard, elle atténua une peine bien plus profonde que celle des coups et des morsures des fouets.

Elle reviendrait, promirent ses yeux avant d'arracher les souvenirs de Bout du Monde qu'ils offraient au Loup.

Elle revint. Des dizaines, des centaines de fois. Parfois, le Loup prétendait ne plus pouvoir se lever simplement pour que la Magicienne vienne remplir un peu le vide qui l'habitait des écharpes de brume de son regard. Mais le pelage argent-argent brillant-brillant continuait de tomber jour après jour, petit à petit, sans que sa magie ne puisse rien y faire.

Le dernier morceau tomba au début de l'Hiver. Le Loup eut le droit au repos, ce jour-là. Pas de représentation. Pas pour Mathusa, les applaudissements, cette fois. Il pouvait se reposer comme il ne l'avait pas fait depuis si longtemps qu'il avait oublié comment s'y prendre.

Le repos dura un jour, puis deux. Ensuite, Mathusa vint près de sa cage, accompagné de la Magicienne. Il avait un fouet court et cylindrique dans la main. Elle avait le visage fermé et son regard fuyait celui du Loup.

Il y a un problème, pensa le Loup. Pour être honnête, il le savait déjà : avec Mathusa, chaque seconde de paix avait un coût bien trop douloureux. Les yeux de la Magicienne le confirmèrent quand ils se posèrent enfin sur lui : plus de brume et plus de Steppe. Seulement une noirceur dure et déterminée qui lui cria « FUIS ! » alors qu'elle ouvrait la porte de la cage en grand.

Liberté ! Mathusa hurla de rage et le Loup se jeta en avant. Il ignore la fatigue, les douleurs qui ne le quittaient plus malgré les efforts de la Magicienne.

Liberté ! Il y eut une énorme explosion et une douleur cuisante dans les hanches du Loup, mais il les ignora.

Liberté ! Il courait jusqu'à poser les coussinets sur l'herbe haute et drue de la Steppe au Bout du Monde. Déjà, il était hors de vue de Mathusa, caché dans une forêt sombre et épaisse...

Il s'effondra doucement, dans le froid, sans un bruit et sans prévenir. Il n'y avait plus d'espoir, ni de haine, ni rien. Et voilà que la Lune pleurait tout autour de lui, que ses rayons argent-argent brillant-brillant tombaient entre les branches dans la boue et les herbes trop petites et pas assez drues. Il la pria silencieusement de trouver la Magicienne et de l'attirer auprès de lui. Qu'elle le relève, qu'elle lui offre les morceaux de Steppe qu'elle gardait précieusement dans ses yeux, qu'elle l'emmène jusqu'au Bout du Monde...

Quand la Magicienne s'assit à côté du Loup, elle déposa délicatement sa tête sur ses genoux. Le regard noir de l'animal pouvait atteindre son sourire qui tremblait un peu, ses yeux... Alors que l'animal sentait la pointe d'une seringue percer sa peau, ils commencèrent à briller d'une couleur argent-argent brillant-brillant dont de grosses gouttes s'échappaient pour tomber sur le pelage gris souris du Loup.

Les larmes s'infiltraient entre les poils drus et secs, lui redonnant sa couleur d'antan. Et les yeux de la Magicienne brillèrent et brillèrent alors qu'un froid de Nuit Noire se glissait sous la peau du Loup...

Les Vents battaient les herbes hautes et drues, les écharpes de brume dansaient sur la Steppe au Bout du Monde. La Lune montra le chemin à la Magicienne jusqu'à l'endroit où Liberté était né. Là-bas, la jeune femme aux yeux clairs jeta une touffe de poils secs et ternes dans l'air froid.

Il y eut un éclat argent-argent brillant-brillant...

Prix de l'étudiant – *L'heure bleue* de Gabrielle Léon

Et ce fut tout. Elle s'arrêta. Depuis le matin elle avait péniblement raturé, un à un, les éléments de la petite liste de tâches qu'elle avait dressée la veille. Au stylo rouge, noir, bleu, dans tous les sens. En appuyant très fort. Sa rage avait percé le papier. Toute la journée elle n'avait eu qu'à la suivre, docilement, mécaniquement. D'un coup, elle bondit de sa chaise. Il était dix-sept heures huit. Elle retira son jogging, le jeta sur son lit, enfila à la place le jean sale roulé en boule par terre, et partit.

C'étaient des rues en enfilade, des squares, des allées. Portant des noms d'arbres ou de départements. Avec des maisons en crépi beige, et leur petit bout de terrain. On s'y perdait. Un jour sûrement il faudrait tout détruire pour construire autre chose, des immeubles, peut-être. Elle avançait drôlement, à grands pas, les genoux tournés vers l'intérieur. Elle essayait de ne rien regarder. Même pas les gamins qui la montraient du doigt derrière la vitre de leur voiture. On ne la connaissait plus ici, pourtant. Mais ils devaient certainement la trouver étrange, à marcher là, sous la pluie battante, avec ce vent qui gifle le visage. Les trottoirs étaient déserts. C'était encore l'une de ces journées sinistres à l'atmosphère humide, asphyxiante, où le calme morne, même chez les habitués les plus téméraires, annihile toute envie de sortir. Tout semblait éteint. Tout baignait dans ce ciel d'hiver, constamment occulté par une étrange couche grise, épaisse et dense, derrière laquelle le soleil, impuissant, semble ne jamais se lever. Mais elle restait en vie. Elle aimait ça, sentir, l'eau qui s'infiltrait sous la semelle des chaussures, l'air frais qui se faufilait dans le creux de la nuque, vif, réconfortant, comme un baiser de la nature.

Les arbustes décharnés, dressés devant les fenêtres, avaient érigé de nouveaux théâtres. Et la rue, obscure, invitait les promeneurs du soir à devenir

spectateurs. À travers les portes vitrées, sur le décor jaunâtre des tapisseries éclairées, se découpaient des ombres, s'écrivaient des vies. Vies de familles, vies de retraités. La veille, en passant devant cette maison, elle avait assisté au départ d'une ambulance. Elle avait vu se rasseoir un homme, seul, dans son salon aux allures de bocal. Ils s'étaient regardés, elle et lui, vides l'un comme l'autre. Qui avait-on emmené ? Sa femme, son père ? Une rue plus loin, elle reconnut cette dame qui, été comme hiver, à dix-sept heures trente, s'empresse de fermer les volets sans attendre la tombée du jour. À force, cette horloge dérégulée était devenue son repère. Encore deux kilomètres. Mais déjà elle redoutait de voir, au prochain croisement, se dresser sur le pas d'une porte cette silhouette nonchalante, dont les effluves de cigarette parvenaient jusqu'à elle. En s'éloignant, elle jetait furtivement des coups d'œil inquiets, puis filait comme une automate, comme un fantôme. On aurait très bien pu la suivre, lui sauter dessus. Aux intersections, elle ralentissait, hésitante, s'échappait à gauche, puis revenait sur ses pas vers la droite. Elle cherchait, elle évitait. Dans l'épaisseur des nuages commençaient à se fondre les sillages des fumées de cheminée. Ça lui brûlait, ça lui serrait la gorge. À l'intérieur, ils devaient sûrement étouffer.

Bientôt ce fut l'heure. L'heure de la nuit. La lune lui apparut, brillante, presque pleine. Elle était parvenue à se créer une fenêtre, au sud, au travers de ce ciel cendré qu'elle illuminait de sa lueur tendre et mélancolique. Pendant parfois plusieurs semaines elle demeurait invisible. On en oubliait même qu'elle existait. Elle, faisait partie de ses admirateurs secrets. De ceux qui chaque soir la cherchent, la suivent, la contemplent avec un plaisir intense, et que son absence condamne à une ténébreuse solitude. Mais ce soir par bonheur la perle scintillante éclairerait sa chambre de sa douceur enjouée. Soudain elle s'arrêta, surprise. Deux notes perçantes, dont l'écho intarissable rebondissait encore dans les profondeurs de son cœur, l'avaient pétrifiée. Ce n'était que le sifflet du Rouen-Paris, traversant le viaduc d'Euaplet. Son appel glaçant avait parcouru des kilomètres pour retentir en elle et y résonner comme un espoir. Le vent d'ouest en était le messager. Elle le savait, le train passait là, fuyant sous ses pieds, dans le tunnel creusé sous la colline Sainte-Catherine. Il fallait bientôt rentrer.

Elle revint dans la petite chambre fade. Jonchée de livres de cours, de vêtements sales. Elle se débarrassa du pull imprégné de cette sueur d'hiver à l'odeur d'impuissance, de colère, de larmes, de bois brûlé, qui ne part pas au lavage. Cette odeur qui saisit immédiatement dès que l'on passe la tête à travers l'encolure, et à laquelle on s'habitue, encore, toujours. Elle aurait aimé renverser cette vie, ce château de cartes, immobile, frêle, que l'ombre d'une décision suffit à faire trembler. Être capable de renoncer au plaisir médiocre qu'apporte la certitude de le contempler intact, jusqu'au bout, et enfin goûter à la jouissance alléchante du risque. Mais c'en était trop, pour l'instant. Elle préférerait garder en elle sa rage bouillonnante, insoumise, dissimulée sous des airs dociles. Tout à coup, prise de cette énergie que seule une marche nocturne parvient à raviver, elle s'arracha vigoureusement du jean, et entièrement nue, se roula dans ses draps. Ils étaient gelés. Saisie, elle courut sous la douche comme ces enfants qui, l'été, se jettent frénétiquement dans les eaux glacées de la Manche, en poussant un grand cri. Le font-ils par bravoure ou par plaisir. L'eau lui glissait le long de la nuque, du dos, suivant délicatement la courbe de ses fesses, n'épargnant aucun recoin de ce corps oublié, caché. Elle ferma les yeux. Le jet lui arriva comme une vague qui vous submerge le visage. Tout était presque oublié.

Et ce fut l'obscurité, le noir pas tout à fait complet, le noir, et le blanc de l'applique lunaire. Ce fut un tissu, un velours côtelé rouge remplaçant les draps, la couette et l'oreiller. Ce furent les murs d'un hall rempli d'affiches dans lequel la foule, serrée, démasquée, s'engorge. Ce fut un écran immense. Démesuré. Magnétique. Ce fut la vie telle qu'on l'avait oubliée. Ce fut une salle de cinéma. Un filtre de buée recouvrait encore ses petits yeux endormis, tout incroyables devant ce qui se jouait. L'air semblait frémir d'un souffle étrange. S'agissait-il des murmures volubiles des spectateurs, ou bien du lecteur DVD ? Se trouvait-elle en face d'un véritable écran géant, ou d'un ordinateur ridiculement petit ? Tout était cinéma. De cette succession d'images, de séquences, découpées et montées les unes aux autres, naissait l'illusion d'un espace et d'un temps nouveaux. On s'adressait à elle, directement. On parlait d'elle. Dans un ciel désormais constellé d'étoiles s'esquissait une lune ronde et vaporeuse. Les nuages, les maisons, les trottoirs crottés s'étaient éclipsés. Elle s'en trouvait loin, sûrement, très loin...

Son âme s'était dérobée entre les voix merveilleuses de Reinette et Mirabelle, attablées dans un jardin, dont les visages baignaient dans l'éclat doré des derniers rayons d'un soleil d'été. Leur nuit était devenue la sienne. Sur cette musique des mots à la douceur satinée se rythmait sa respiration, frissonnait sa peau, enduite par les gouttes fraîches d'une sueur tendre, d'extase, pareilles à une rosée. Et, s'approchant du visage naïf de la fille des champs, comme médusée par la sincérité éblouissante, absolue de ses paroles, elle découvrit l'heure bleue. Minute d'incertitude suspendue juste avant l'aube, où se conjuguent la grâce et la terreur du silence. « C'est un peu comme dans un tribunal, quand le jury délibère et qu'on attend la sentence. Ou c'est la vie, ou c'est la mort. S'il y avait un jour la fin du monde, je suis sûre que ce serait à cette minute-là. Et tu sais pourquoi ? Parce que c'est le seul moment où on a l'impression que la nature s'arrête de respirer. ». Et dans la nuit noire s'offrirent à ses yeux les contours troubles des jeunes filles vêtues de leurs longues tuniques blanches, enfoncées dans les herbes hautes, guettant, bouleversées, l'extinction des derniers chants d'oiseaux. Puis vint le silence. Abyssal. Oscillant à chacune de ces soixante secondes entre euphorie et profond désarroi. Et ce fut tout. Ce fut toute la misère de l'Homme contenue dans une minute de silence. Interminable, effroyable, magique. Quand, soudain, on tendit l'oreille – et la nature, dans son humilité la plus touchante, fit reparaître timidement ses indispensables joyaux. Elles coururent l'une vers l'autre, aussi délicates et légères que les larmes qui perlaient sur leurs joues. Aussitôt, d'un revers de main, elle essuya les siennes. Dans la quiétude d'une soirée d'été, bercée par le Zéphyr, elle attendrait l'heure bleue.